

Catherine Albertini, *Résistances des femmes à l'Androcapitalocène : le nécessaire écoféminisme*, Gatineau, M éditeur, 2021, 126 p.

Laurie Gagnon-Bouchard

Volume 34, Number 2, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1092242ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1092242ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon-Bouchard, L. (2021). Review of [Catherine Albertini, *Résistances des femmes à l'Androcapitalocène : le nécessaire écoféminisme*, Gatineau, M éditeur, 2021, 126 p.] *Recherches féministes*, 34(2), 259–263.
<https://doi.org/10.7202/1092242ar>

⇒ **Catherine Albertini**

Résistances des femmes à l'Androcapitalocène : le nécessaire écoféminisme
Gatineau, M éditeur, 2021, 126 p.

Dans son ouvrage *Résistances des femmes à l'Androcapitalocène : le nécessaire écoféminisme*, Catherine Albertini défend la thèse que les femmes sont celles qui doivent incarner les solutions et les valeurs pour sortir de la crise écologique (p. 10). Dès l'introduction, elle affirme proposer le raffermissement de sa pensée militante écoféministe (p. 7). C'est là un essai inspiré de l'écoféminisme matérialiste (suivant la conception du matérialisme incarné d'Ariel Salleh) qui, selon moi, manque franchement de nuances et s'avance sur des sujets litigieux (tels que les femmes trans ou le travail du sexe) sans démontrer une connaissance approfondie de ceux-ci et de la littérature. Cette publication comporte néanmoins des chapitres fort intéressants, notamment lorsque l'autrice formule des critiques des institutions internationales comme la Banque Mondiale et le Fonds monétaire international (FMI) et de la précarisation économique des femmes, particulièrement en Afrique à travers l'usurpation du concept d'autonomisation (*empowerment*). Elle y fait une critique puissante, bien que celle-ci ait déjà été formulée par plusieurs féministes décoloniales (Françoise Vergès (2019), par exemple), des solutions capitalistes et coloniales avancées par les institutions internationales pour l'autonomisation des femmes des Suds, qui ont pour conséquence de perpétuer une logique de croissance capitaliste appuyée sur des monocultures et la précarisation alimentaire et économique des femmes, spécialement en réduisant leur autosuffisance et en les rendant dépendantes du microcrédit (p. 54). Puis, Albertini présente des initiatives porteuses élaborées par des femmes et des mouvements écoféministes telles que La Via Campesina, le Mouvement de la ceinture verte (Green Belt Movement) et le mouvement Chipko. Ces mouvements ont permis de créer des brèches dans le système capitaliste, colonial, patriarcal et extractiviste. Néanmoins, l'essai perd beaucoup de crédibilité lorsque l'autrice se livre à une critique en bloc du féminisme universitaire postmoderne dont, selon elle, Judith Butler serait la figure de proue.

D'abord, Albertini soutient dès l'introduction que les femmes ne sont pas responsables de la crise climatique et écologique et qu'elles représentent donc les réponses à celle-ci (p. 10). Cette affirmation rapide mériterait d'être appuyée par des chiffres ou des exemples, car elle me semble partiellement fautive et invisibilise le pouvoir que certaines femmes détiennent ou ont détenu, tout en reproduisant le schème capitaliste et néolibéral. Voilà une essentialisation de ce que les femmes sont et font! Il y a également dans cette thèse une homogénéisation des femmes sous une identité que plusieurs autrices notamment afrodescendantes, racisées et autochtones ont critiquée. En outre, certaines femmes n'incarnent pas nécessairement les valeurs qui leur ont été socialement attribuées (le soin, le souci des autres, de leur environnement, etc.), tandis que d'autres adoptent des comportements et prennent des décisions qui reproduisent le système patriarcal, capitaliste, néolibéral et extractiviste.

Pensons en particulier à Margaret Thatcher et à la réduction du filet social par la privatisation de l'État du Royaume-Uni. Cette prise de position de l'autrice, non soutenue de manière appropriée, annonce déjà le manque de nuances qui perdurera tout au long de son essai.

Les écoféminismes

Dans la première partie de son ouvrage, Albertini présente, à travers la pensée de Vandana Shiva, Ariel Salleh et Maria Mies, les critiques que les écoféministes formulent à l'encontre du modèle de société moderne, patriarcale et capitaliste (p. 37). Elle y expose les thèses fondamentales de l'écoféminisme telles que la critique du réductionnisme scientifique, des dualismes et des oppressions qu'ils contiennent et la proposition de transformation du rapport à la nature et au monde en mettant au centre l'interdépendance et en encourageant des relations éthiques entre êtres vivants humains et non humains.

Les critiques des institutions internationales

L'essai d'Albertini contient certaines parties très intéressantes et pertinentes, comme celle où elle développe une critique des institutions internationales qui ont participé à la précarisation dans le cas des femmes des Suds. L'autrice décrit la manière dont les institutions internationales à travers la Banque Mondiale et le FMI ont placé les femmes en situation de vulnérabilité en mettant de la pression sur les pays des Suds pour la privatisation des terres, la réduction des institutions étatiques qui permettaient auparavant un filet social, des ressources et des emplois. Cette critique très importante est néanmoins peu originale puisqu'elle a déjà été formulée par des économistes féministes durant les années 80 ainsi que par des féministes décoloniales et critiques du développement telles que Vergès. Par la suite, Albertini propose une critique du microcrédit qui est offert comme solution aux femmes pour se sortir de situations de pauvreté et s'autonomiser, mais qui a pour conséquence d'encourager leur endettement (p. 54). L'autrice démontre que le microcrédit, plutôt que de les libérer, les entraîne dans une spirale où elles doivent travailler davantage afin de rembourser leurs dettes et les taux d'intérêt astronomiques contractés. Tout cela se produit alors au détriment de pratiques de solidarité et de débrouillardise entre femmes, de solutions plus collectives qui alors créeraient des brèches dans le système individualiste et capitaliste (p. 55).

Les solutions et les brèches

Une autre partie très forte de l'essai est celle où Albertini décrit les initiatives lancées principalement par des femmes, notamment La Via Campesina, le Mouvement de la ceinture verte, le mouvement Chipko et le D-Town Farm. L'autrice

expose que ces initiatives portées surtout par des femmes s'instaurent principalement à la suite du constat de leur abandon par les institutions politiques capitalistes et met en avant une reprise en commun des moyens de subsistance, des terres. En effet, que ce soit à travers une précarité alimentaire ou écologique, par la déforestation ou l'absence de propositions alimentaires saines, les femmes réalisent, par leur rôle social de mère ou de « prodigueuses » de soin (*care*) et leurs relations avec la nature, qu'elles doivent prendre les moyens pour s'assurer que la forêt est protégée ou qu'il existe des options saines afin de nourrir leur famille. Ces initiatives ont pour effet de créer des espaces de réappropriation de terres, mais surtout de préserver les droits fondamentaux des femmes comme le droit à un environnement sain, à la santé, à la survie qui ne sont pas toujours respectés ni protégés par l'État. Ainsi, ces femmes ont une connaissance fine de l'interrelation entre la nature, les terres et le bien-être collectif. Voir à la préservation de la forêt (mouvement Chipko) ou à la reforestation (Mouvement de la ceinture verte) et s'assurer que des terres pourront nourrir la communauté à travers une agriculture éthique (La Via Campesina et D-Town Farm) sont directement liés à la capacité des femmes à avoir une indépendance à l'égard des institutions qui perpétuent les logiques coloniales, néolibérales et patriarcales de précarisation. Albertini met alors en lumière tout le pouvoir que ces femmes se réapproprient par la reprise collective des moyens de subsistance. Ainsi, ces initiatives écoféministes vont directement à l'encontre des logiques capitalistes primitives qui ont affaibli et désolidarisé les femmes.

Les raccourcis

Cependant, l'essai d'Albertini perd énormément de crédibilité lorsqu'il prête des intentions au « capitalisme » et au néolibéralisme et se montre incapable de différencier les sujets des systèmes. Le raffermissement de la pensée de l'autrice au prix de la nuance diminue énormément la qualité du texte malgré toute l'importance du propos. Albertini aborde la question du travail du sexe avec si peu de nuances qu'elle déclare simplement que cela ne peut être du travail, car les travailleuses du sexe ne peuvent porter plainte contre le harcèlement sexuel. Il semble que cet enjeu – qui se révèle très polarisant parmi les femmes elles-mêmes – aurait mérité un traitement plus sensible et nuancé. De la même manière que la gestation pour autrui et tous les autres enjeux abordés qui mettent en confrontation l'agentivité des femmes – soit le droit des femmes de décider pour elles-mêmes – par rapport au néolibéralisme et à la précarité qui restreignent l'éventail de choix des mêmes femmes.

Par ailleurs, Albertini affirme ceci (p. 73) :

En ce sens, le féminisme postmoderne, très actif au sein des universités, n'a aucune radicalité, collabore à l'atomisation des femmes figurant parmi les plus pauvres et justifie la misogynie de la marchandisation des corps dans un système politique inchangé, au contraire de l'écoféminisme qui vise à

transformer collectivement et radicalement le monde en faveur de la justice globale.

Quelques lignes plus haut, Albertini décrit Butler comme la figure de proue de ce féminisme universitaire postmoderne. Ici l'opposition entre l'écoféminisme (qui est au singulier, alors que l'ensemble des autrices et des militantes écoféministes s'entendent sur la pluralité du courant) et le féminisme postmoderne que Butler incarnerait apparaît hautement problématique. Les plus récents travaux de Butler (2006, 2016 et 2020) vont véritablement à l'encontre d'une vision individualiste et néolibérale, car ils servent précisément à penser les coalitions contre les systèmes économiques, racistes et patriarcaux qui font que des vies sont moins considérées ou même utilisées. Par ailleurs, les travaux de Butler sur la vulnérabilité proposent une analyse relationnelle des enjeux politiques et éthiques et se rapprochent d'une analyse écoféministe holiste. Je ne peux non plus passer sous silence que c'est là une attaque au travail de nombreuses femmes, penseuses et théoriciennes du monde universitaire qui cherchent à penser, à critiquer et à déconstruire les injustices. Pourquoi avoir eu besoin d'opposer le féminisme universitaire et l'écoféminisme? D'une part, c'est invisibiliser le fait que l'écoféminisme est porté tant par des militantes que des théoriciennes et des théoriciens. D'autre part, c'est complètement mettre de côté les alliances que les militantes, les théoriciennes ou les penseuses tissent entre elles afin de détruire les systèmes d'oppression.

Conclusion

Pour conclure, cet essai apparaît très pertinent, notamment pour toute la critique développée relativement aux institutions internationales. L'aspect le plus fort de l'ouvrage est la manière dont Albertini démontre que les solutions doivent être collectives et transformatrices du système capitaliste néolibéral. Néanmoins, ce propos si pertinent aurait mérité d'être au centre du texte, et l'autrice aurait eu avantage à ne pas s'avancer sur des sujets litigieux et complexes (les femmes trans, le travail du sexe, la gestation pour autrui), mais surtout sensibles en les critiquant grossièrement en quelques phrases. Il aurait été préférable de ne pas opposer militantes et universitaires (à son avis, du postmodernisme), opposition simpliste qui participe à désolidariser les femmes. Il me semble que Albertini aurait également dû mieux connaître les travaux de Butler, qu'elle critique acerbement, afin de traiter son œuvre justement. Enfin, Albertini aurait gagné à mentionner que l'écoféminisme est pluriel et que sa proposition à cet égard, c'est-à-dire sa lecture, s'avère particulière.

LAURIE GAGNON-BOUCHARD

Institut de recherches et d'études féministes
Université du Québec à Montréal

RÉFÉRENCES

BUTLER, Judith

2020 *The Force of Non-violence*. New York, Verso.2016 *Rassemblement : pluralité, performativité et politique*. Paris, Fayard.2006 *Vie précaire*. New York, Verso.

VERGÈS, Françoise

2019 *Un féminisme décolonial*. Paris, La fabrique éditions.⇒ **Florence Meney***Têtes chercheuses*

Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2021, 215 p.

J'ai grandement apprécié la lecture des *Têtes chercheuses*¹ de Florence Meney. C'est comme un voyage à travers la science. J'y ai connu et reconnu des femmes scientifiques extraordinaires et inspirantes. Extraordinaires, dans le sens qu'elles sortent de l'ordinaire, dans l'orientation de leurs recherches et dans leur renommée au-delà des frontières canadiennes. Inspirantes par leurs parcours passionnants, leur plaisir à exercer leur travail et leur contribution exceptionnelle au domaine scientifique. À partir de cette lecture concernant 20 femmes scientifiques qui exercent leur profession au Québec, j'ai relevé des thèmes qui revenaient dans l'un ou l'autre texte que j'aimerais partager ici, avec quelques explications. J'aurais pu aborder les activités créatives de leur vie personnelle, leurs capacités de vulgarisation, leur conciliation travail-famille, leur leadership et le rôle de leur histoire familiale dans leur carrière. J'ai plutôt choisi de traiter de quatre thèmes : les caractéristiques que ces femmes considèrent comme nécessaires à titre de scientifiques; l'importance qu'elles donnent au fait que leur travail contribue à la société, à l'être humain; le rôle de la science et des femmes dans ce domaine en situation de pandémie et les obstacles qu'elles ont rencontrés, suivis de leurs propres solutions. Toutefois, je souhaite d'abord dire quelques mots sur chacune d'elles. Je me limiterai cependant à leurs thèmes de recherche. Comme le souligne Meney, elles respirent l'équilibre et le bonheur, et j'acquiesce à cette vision :

- 1) Caroline Quach-Thanh (CQT²) travaille au contrôle des infections et s'intéresse à l'immunisation, aux risques biologiques et à la santé au travail;
- 2) Irina Rish (IR) concentre ses recherches sur l'apprentissage continu et l'optimisation dans les réseaux neuronaux profonds, la modélisation éparse et

¹ Il m'apparaît paradoxal de faire publier un livre intitulé *Têtes chercheuses* par une maison d'édition nommée « Éditions de l'Homme ».

² Les initiales des chercheuses sont employées plus loin pour faire référence à des thèmes qu'elles ont abordés dans leurs propos.